

Pascal Ory

*Discours pour la remise de l'épée d'Hervé Di Rosa*

Monsieur le Président,

Madame la Vice-présidente,

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Chère Astrid,

Chers confrères, chères consoeurs des cinq académies ici représentées,

Mesdames, Messieurs,

-Cher Hervé-,

Parmi les rituels de nos académies -qui n'en manquent pas, de rituels, et c'est très bien comme ça- la remise de l'épée est certainement le plus familial et surtout -allons y- le plus intime. Au fond, un rituel, c'est, au sens strict, un jeu d'enfant. Les académiciens sont alors de grands enfants qui aiment se déguiser avec de beaux habits brodés -surtout quand ils sont signés Christian Lacroix- et qui aiment jouer avec une épée bien large, revêtue d'un fourreau rouge carmin, comme une star d'Hollywood à la grande époque.

On aura déjà compris que tout cela est à prendre au sérieux -« sérieux comme le plaisir »- et que vos choix -cher confrère, cher Hervé- sont tout sauf anecdotiques.

Il faut le reconnaître, tout cela est vraiment d'une grande subtilité : un membre d'une autre académie est invité à remettre son épée à un confrère des Beaux-Arts : libéralisme des Beaux-arts, notons-le : l'Académie

française n'accepterait pas un tel laisser-aller ! Et puis, quand même, cette épée que je vais vous remettre dans cinq minutes, c'est, bien entendu, vous qui l'avez dessinée... Vous la connaissez mieux que moi. Je ne suis qu'un modeste -évidemment modeste- amateur de votre art.

Mais c'est que là on n'est plus dans le jeu d'enfant mais dans la magie des adultes. De cette espèce d'adultes qui suent sang et eau pour résumer tout un univers, rempli jusqu'à ras-bord de rêves et de cauchemars, de passé et d'avenir, par le moyen -ici- de l'acier et de la toile, de la courbe et de la droite, de la couleur et de l'éclat : il paraît qu'on les appelle des artistes, et qu'on appelle ça une œuvre d'art.

Et voilà pourquoi, un beau jour, on reçoit de ce confrère l'épée qu'on va lui remettre : au fond, c'est un cadeau que tu me fais, Hervé : merci donc pour le cadeau, plein à ras-bord, en effet, de tes aveux à demi-mot, sans qu'on ressente le besoin de t'allonger sur le divan d'un psychanalyste. Au reste, j'ai perdu le 06 du docteur Freud.

Alors je vais utiliser le simple 01 de l'historien -l'histoire comme art modeste, un de plus- pour décrypter cette épée à la lumière de ses trois histoires. Ce faisant je vais parler ici sous le contrôle de Victoire, évidemment, historienne patentée et si bien prénommée en ce jour de célébration :

histoire de la Révolution française

histoire de l'Art

histoire d'Hervé Di Rosa

Car avant d'être une épée académique celle-ci (il faudra peut-être lui donner un petit nom, un jour, n'est-ce pas ?) a été un glaive ; celui des

élèves officiers de la première École Militaire de la République française, l'École de Mars.

Ce glaive, on aime à penser qu'il fut dessiné par David -excusez du peu-, même si on n'en est pas bien sûr. Il est vrai que David a inspiré les habits des élèves de l'École, un intéressant mélange romano-écossais, d'un effet, disons, surprenant. Mais il suffit de conseiller à l'assistance d'aller faire un tour, à à peine plus d'une centaine de pas d'ici, dans l'ancien palais des rois transformé, par décret de la République française en temple de la religion artistique pour découvrir que la forme générale du glaive customisé par Hervé Di Rosa l'apparente aux panoplies des soldats de Léonidas aux Thermopyles (Musée du Louvre, département des peintures, salle 702) ou à celles des Horaces assermentés (Musée du Louvre, département des peintures, salle 702). Les vrais républicains de 1794 ne tirent pas l'épée comme Cyrano de Bergerac : ils brandissent un glaive comme un acteur de la Comédie française, façon Talma. Talma serait alors le David du Théâtre, comme David serait le Talma de la peinture.

Faut-il alors laisser sous-entendre, devant ce choix, qu'Hervé Di Rosa serait un peintre néo-classique ? Même Adrien Goetz ne me suivrait pas sur cette voie. Au reste, c'est très simple : changeons de lieu pour changer de temps : nous ne sommes plus dès lors au 23 quai de Conti mais au 23 quai Maréchal de Lattre de Tassigny, 34200 Sète. David a inventé le Musée du Louvre, mais Hervé a inventé le Musée International des Arts modestes. David a servi tous les régimes politiques mais Hervé est resté fidèle depuis la Création du Monde -j'ai bien compté- à l'univers de ses Renés et c'est sous l'égide symétrique d'un René et d'une Renée qu'il a placé la garde de son glaive. Le David de 94 avait cru à la Déesse Raison

puis à l'Être Suprême, le Di Rosa de 2024 place la pointe -pas très pointue- de sa lame plate sous la protection d'un dieu rayonnant dénommé Ahahah, dont on peut penser qu'Alfred Jarry aurait été le premier disciple, lui qui avait placé le ahah au cœur des *Gestes et opinions du Docteur Faustroll*. Nécessaire de se rappeler à ce moment-là que notre confrère est aussi sculpteur et, d'après moi, pas des moindres.

Un dieu rayonnant, des yeux omniprésents -y compris sur l'habit ici présent-, quelques Renés ici et là...

Bref : à chacun sa mythologie.

Celle de David était solennelle, sévère, radicale ; celle de Di Rosa est explosive, ludique, démocratique.

Pour tout cela, cher peintre, cher sculpteur, cher gladiateur, cher enchanteur -bref, cher confrère-, je pourrais vous dire « félicitations », je pourrais vous dire « merci » ; je te dirai simplement, avec tous mes confrères et toutes mes consœurs, de toutes les académies : « bienvenue », bienvenue chez les grands enfants. Tu es ici chez toi puisque tu es chez nous.

Et voici ton sésame...